

en ligne depuis le 10 juin 2009

Accueil | Agenda | Contacts | Rechercher OK | Université de Liège



Roland Barthes, ethnographe de lui-même

Fiches, carnets et notes inédits

Presque trente ans après sa disparition, le critique-écrivain suscite toujours autant la lecture et le commentaire. Cette fois, il « refait signe », comme le déclare le titre d'un numéro récent du Magazine littéraire¹, à travers deux publications posthumes, les Carnets du voyage en Chine et le Journal de deuil, où on retrouve avec bonheur l'intellectuel émouvant et personnel, fragilisé par le deuil, reclus dans sa solitude méditative, en éternel décrochage des effets de mode et des discours trop répétés.

Retrouver Barthes

Il est intéressant de lire le *Journal de deuil* à la lumière de *La Chambre claire* (1980) qui traite également du décès de la mère, et d'aborder les *Carnets du voyage en Chine* en parallèle de l'*Empire des signes* (1970) qui en constituerait l'équivalent japonais. Procéder ainsi permet de réinscrire ces textes dans une genèse intellectuelle tout en se laissant guider par la quête du familier dans l'inédit.

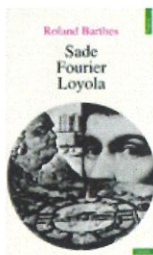
La notation en acte(s)

La compilation posthume de petites fiches annotées (cas du *Journal de deuil*) et le regroupement de carnets noircis sur le vif (cas des *Carnets du voyage en Chine*) ne sont pas assimilables à l'« effet de journal » que manifestent les subtils *Fragments d'un discours amoureux*. Alors que ceux-ci procèdent à une mise en scène de l'intime à partir des retentissements intérieurs du sujet amoureux, le *Journal de deuil* se présente comme une pure pratique de la notation sur une série de fiches datées. Quant aux *Carnets*, ils juxtaposent péle-mêle réflexions théoriques, remarques prosaïques, discours politiques et considérations atmosphériques. Tous deux exhibent volontiers le caractère « premier jet » de l'écriture. En témoignent les répétitions, les non-dits, la disposition fragmentaire.

Ce n'est là ni un hasard ni une négligence : la notation - comme pratique - et le journal - comme genre - posent abondamment question dans les textes du dernier Barthes. Lorsqu'il expose au Collège de France sa pratique de la notation, le critique-écrivain la conçoit comme un reportage de la petite actualité personnelle et une prospection attentive dans le quotidien. Un mot est d'abord noté dans le carnet puis recopié sur une fiche à domicile. À travers une telle filiation des supports - ceux du carnet, de la fiche, du journal personnel -, la notation permet de valoriser l'anecdote et prépare son éventuelle intégration à une œuvre plus importante.

Le journal fantasmé

Le journal n'est timidement pratiqué par Barthes que dans les ultimes années de sa carrière. Il constitue alors un genre hybride et « fantasmé », au sein d'une écriture nécessitant l'identification à des figures tutélaires. Parmi celles-ci se comptent Gide et Proust. Le premier est reconnu comme l'instigateur des grandes questions de la sincérité et de l'authenticité dans l'écriture de son célèbre *Journal*. Le second est admiré pour le chef-d'œuvre accompli après le décès de la mère, un chef-d'œuvre auquel aspire un Barthes plongé dans les mêmes circonstances endeuillées.



Si le journal personnel apparaît aussi problématique, c'est parce qu'il concerne l'épineuse question de l'Auteur et la renégociation du rapport de la subjectivité à l'objectivité. Après sa mise à mort théorique, l'Auteur, qui exerçait son règne tyrannique sur une histoire littéraire expliquant l'œuvre par l'homme, fait son retour dans *Sade, Fourier, Loyola* (1971), sous une forme nouvelle, corporelle et dispersée. Certes, Barthes retrouve l'Auteur. Mais il ne s'agit ni de la personne biographique ni de l'autorité institutionnelle. Ce qu'il réclame, c'est une figure fantasmatique nécessaire au travail d'un Texte (respectons la majuscule conceptuelle) qui exige l'étroite collaboration de ses deux pôles producteurs, l'auteur et le lecteur.

Un autre jalon théorique significatif est celui de la réfutation de l'opposition objectivité/subjectivité. Ainsi que Barthes l'explique dans *S/Z* en commentaire d'une nouvelle de Balzac, la subjectivité présente le même degré de généralité que les stéréotypes en tout genre qui constituent le sujet. Quant à l'objectivité, elle n'est qu'une modalité particulière de la subjectivité, celle qui consiste à nier l'expression du sujet. La solution à cette fausse opposition réside dans une « écriture de l'imaginaire » capable de réorganiser les rapports entre théorie et fiction, entre essai et roman, sous la forme d'une fiction intellectuelle que le critique-écrivain a parfois nommée le « romanesque ».



Le regard de l'Autre

Le genre du journal personnel s'est historiquement constitué à partir du phénomène éditorial, qui a révélé l'existence de cette configuration textuelle tout en lui donnant un statut littéraire problématique. Roland Barthes inverse ce rapport du journal à la publication. S'il s'agissait auparavant de tenir son journal à condition qu'il ne soit pas publié, il est maintenant question d'en écrire un s'il se montre digne d'une publication. Ce qui est en jeu, c'est l'intrusion du regard du lecteur. Ce phénomène donne prise à ce que Barthes nomme, en référence à la psychanalyse de C. G. Jung, les pièges de l'« Imago ». Impossible d'échapper

Voir tous les articles Livres

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par mail

au figement de l'image de soi. Refuser l'image, n'est-ce pas encore produire l'image de celui qui refuse les images ?

Ces considérations rappellent les enjeux éthiques de la publication d'écrits intimes. Elles suscitent aussi la prudence dans la manipulation éditoriale de notes au statut indéfinissable, qui intègrent d'ailleurs volontiers des réflexions sur leur préparation en vue d'une diffusion publique.

On se souvient de la polémique provoquée par la parution en 1987 du recueil *Incidents*, dans lequel figurent « Au Maroc » et « Soirées de Paris ». Vraisemblablement écrit entre 1968 et 1970, durant le séjour marocain d'un Barthes professeur à l'université de Rabat, « Au Maroc » restitue par fragments une ambiance marocaine avec son fond de pauvreté et de proxénétisme essentiellement homosexuel. Sous leur titre baudelairien, les « Soirées de Paris » écrites en 1979 miment l'esthétique du journal pour exprimer le renoncement à « l'amour d'un garçon ».

¹ « Barthes refait signe », dossier coordonné par Aliocha Wald Lasowski, dans *Le Magazine littéraire*, n°482, janvier 2009, pp. 56-89

Page : 1 2 suivante

Roland Barthes, ethnographe de lui-même

Deuil intime ou deuil public ?



Le *Journal de deuil* a été écrit sur des fiches qui n'étaient, *a priori*, pas destinées à la publication. Pour peu qu'il ait parcouru *La Chambre claire*, le lecteur sait déjà à quel point Barthes a souffert du décès de sa mère. Et assez vite, en tournant les courtes pages du *Journal de deuil*, il a la sensation, quelque peu désagréable, d'être un intrus. Car Barthes entretenait avec sa mère une relation inhabituelle, qui se donne à lire dans ce *Journal*. Il y compare en effet la nuit de deuil à la nuit de noces (*JdD*, p. 13), évoque sans cesse une « relation d'amour » (*JdD*, p. 47), ou une « relation aimante » (*JdD*, p. 49), emploie pour désigner sa mère des expressions généralement réservées à l'épouse ou à l'époux comme « l'être aimé » (*JdD*, p. 191). Barthes ne cache pas que la perte de la mère est aussi, pour lui, la perte de la compagne, dans le sens de « celle avec laquelle je vis » et qu'il s'ensuit une « solitude définitive » (*JdD*, p. 45).

Cependant, en avançant dans le livre, le lecteur perd peu à peu la sensation d'être un intrus. Certains passages laissent même à penser que Barthes songeait à être lu en écrivant ces fiches. Ainsi, par exemple, s'inquiète-t-il du caractère banal de ses propos (*JdD*, p. 27) ou espère-t-il, dès les premières pages, qu'ils auront de la valeur : « Qui sait ? Peut-être un peu d'or dans ces notes ? » (*JdD*, p. 17) Plus loin, Barthes s'extraie de son cas personnel pour établir à plusieurs reprises un lien entre son deuil et celui de Proust, comme s'il s'agissait de considérer ces notes comme le matériau d'une nouvelle *Recherche du temps perdu*. Enfin, il arrive également que, le temps passant, les fiches semblent accompagner le livre que Barthes a bel et bien écrit sur sa mère, en le déguisant toutefois sous la forme d'un essai sur la photographie : *La Chambre claire*, ici appelée sans détour « le livre *Photo-Mam* » (*JdD*, p. 148).

Quoi qu'il en soit, Barthes parvient dans ce texte à faire partager sa douleur, soit que celle-ci rejoigne celle de tout individu qui affronte la même perte, soit que le critique-écrivain-sémioticien nous livre une de ces remarques saisissantes d'intelligence et d'honnêteté dont il avait le secret.

Ainsi, du côté de l'affect que chacun ressent en pareille circonstance mais qu'il est toujours bon de lire sous la plume d'autrui : « La vérité du deuil est toute simple : maintenant que mam est morte, je suis acculé à la mort (rien ne m'en sépare plus que le temps). » (*JdD*, p. 141) Et, du côté de la réflexion plus inattendue qui aide à penser l'impensable du deuil : « Il y a un temps où la mort est un événement, une ad-venture, et à ce titre mobilise, intéresse, tend, active, tétanise. Et puis un jour, ce n'est plus un événement, c'est une autre durée, tassée, insignifiante, non narrée, morte, sans recours : vrai deuil insusceptible d'aucune dialectique narrative. » (*JdD*, p. 60) De telles notes s'additionnent au fil des pages avec tant de richesses que le volume achevé demande à être relu. Et il n'est sans doute pas exagéré de dire que, malgré les réserves émises ci-dessus, le *Journal de deuil* de Barthes peut être salubre pour qui doit affronter la disparition de sa mère, tant et si bien que ce livre intime, secret, dérangeant, est aussi un livre utile, une œuvre de salubrité publique, aurait-on envie d'écrire si cette expression n'était pas toujours employée de façon ironique.

L'intellectuel au travail

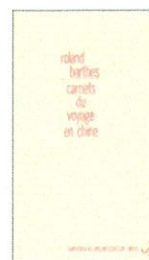
Les *Carnets du voyage en Chine* consignent des notes prises en cours de déplacement, contrairement à *L'Empire des signes*, récit de voyage au Japon reconstruit de mémoire deux ans plus tard. En effet, Barthes emporte de France deux carnets, auxquels s'ajoutera le troisième acheté sur place. Se fait sentir l'enjeu d'un commentaire sous la forme d'un article, d'un livre ou d'un exposé au séminaire de l'École Pratique des Hautes Études. Et ses notes ne manquent pas de le montrer en intellectuel au travail, projetant études et travaux ambitieux : « Il faudra faire une étude de la *Rhétorique* de ces séances, en reprenant toutes ces notes : Plan des laïus, Stéréotypes (Briques), Comparaisons, Diagrammes, Figures, etc. » (*CVC*, p. 69)

De ces notes, il résultera pourtant peu de choses : un article dans *Le Monde* du 24 mai 1974, « Alors, la Chine ? »

Dans la Chine de 1974, Barthes observe le vêtement local, détaille les services à thé, accumule les données chiffrées, consigne les bribes de discours politique, décrit une gastrectomie sous acupuncture, commente des spectacles d'enfants. Le carnet se convertit de la sorte en laboratoire du penseur, consolidant une posture intellectuelle d'observation critique et recueillant les réflexions à développer. Le penseur débusque le stéréotype sous la forme métaphorique récurrente de « brique » de la Doxa, poursuit l'habituel décryptage sémiologique (« Ils ont les joues rouges comme sur les affiches de propagande : santé, entrain, courage, etc. », *CVC*, p. 93), dénonce les manifestations de dogmatisme (« Professeur de Philosophie : excellente connaissance du marxisme, réponse à tout venue du Corpus, de la Vulgate : excellent prêtre. Digne d'enseigner le catéchisme ! », *CVC*, p. 205).

Au fil de ces pages consignant à l'occasion récits de rêve et lectures du moment, on retrouve Barthes en penseur légèrement boudeur, en flâneur contrarié, un peu à la traîne de la délégation française composée de Philippe Sollers, Julia Kristeva, Marcelin Pleynet et François Wahl. Barthes irrité par l'organisation du séjour qui élimine tout imprévu. Barthes agacé par les « exposés » et les « démonstrations » trop nombreux auxquels il est contraint d'assister. Barthes se riant du carnaval des panneaux « Bienvenue à *Tel Quel* » qui n'en finissent pas de surgir de toutes parts. Barthes, enfin, affirmant, soulagé : « J'aime bien, parfois, ne pas m'intéresser. » (*CVC*, p. 140) On y redécouvre aussi l'épicurien amateur de bons mets qu'il prend plaisir à décrire et l'esthète admiratif de la calligraphie, « Vraiment la seule forme d'art et combien supérieure. » (*CVC*, p. 78).

C'est dire que ces considérations ethnographiques n'excluent pas le ton humoristique, qu'il s'agisse de se livrer à une typologie des coiffures féminines ou des têtes de philosophes, de repérer systématiquement les portraits de « Mao vieux à la verrue », de s'indigner ponctuellement de la « visite » d'une pissotière ou de thésauriser l'anecdote savoureuse à replacer : « Histoire du Bic usé dont j'essaye de me débarrasser, que je planque au fin fond d'un tiroir et qui me revient trois fois. » (*CVC*, p. 135) Phénoménologique, ce regard mi-sérieux mi-amusé porté sur l'ailleurs informe finalement davantage sur le sujet observateur que sur la chose observée : « Je sens que je ne pourrai les éclairer en rien - mais seulement nous éclairer à partir d'eux. Donc, ce qui est à écrire, ce n'est pas *Alors, la Chine ?* mais *Alors, la France ?* » (*CVC*, p. 22) Les humeurs et les perceptions sensorielles deviennent prépondérants. Humoral, le scripteur se libère volontiers de ses affects, avec une déconcertante honnêteté.



Voir tous les articles Livres

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par mail

Clausule

Au-delà des nombreuses pirouettes conceptuelles qu'on n'a pas manqué de reprocher au critique-écrivain, constatons la grande cohérence et l'interconnexion de ses écrits de fin de vie. Les cours au Collège de France, la chronique du *Nouvel Observateur*, les « Soirées de Paris », *La Chambre claire*, le projet de roman intitulé *Vita Nova* : autant de textes au sein desquels ces deux publications posthumes viennent se loger sans discordance. L'écriture du deuil et l'écriture du voyage manifestent en commun les ambiguïtés de l'image de soi, la prédilection pour le fragmentaire, l'expression de la solitude et la lutte de la nuance contre le conformisme. Mais, pour Barthes, secrètement, le véritable enjeu était peut-être ailleurs. Le récent numéro du *Magazine littéraire* qui lui est consacré rappelle la confession dans laquelle le critique-écrivain avoue sa propension à écrire pour être aimé. Bien entendu, il affirme aussitôt qu'il s'agit d'un leurre : il est impossible d'être aimé pour son écriture². Impossible ? Peut-être pas. Car, en définitive, c'est peut-être bien une forme d'amour pour l'auteur mort - attachement affectif qu'il resterait à définir -, qu'éprouvent les lecteurs des *Camets du voyage en Chine* et du *Journal de deuil*³.

Valérie Stiénon et Laurent Demoulin
Juin 2009



Valérie Stiénon, aspirante FNRS, est doctorante au Département de Langues et littératures romanes.



Laurent Demoulin est docteur en Philosophie et lettres. Ses recherches portent sur le roman contemporain belge et français, ainsi que sur la poésie du XXe siècle.

² Introduction au dossier « Barthes refait signe », dans *Magazine littéraire*, n°482, *op. cit.*, p. 57

³ Afin de compléter l'inventaire des parutions récentes consacrées à Barthes, ajoutons, à ces deux publications posthumes et au numéro du *Magazine littéraire*, le petit volume d'Alain Robbe-Grillet, *Pourquoi j'aime Barthes* (Paris, Christian Bourgois, 2009). Il s'agit de textes figurant presque tous (à une page près !) dans le recueil d'essais de Robbe-Grillet intitulé *Le Voyageur. Textes, causes et entretiens* (Paris, Christian Bourgois, collection « Points », 2001). Le texte le plus intéressant de ce petit recueil est sans doute la transcription d'une discussion entre Robbe-Grillet, Barthes et quelques autres en 1977 lors du colloque de Cerisy consacré à l'auteur des *Mythologies*. Robbe-Grillet y considère que ce dernier est un « romancier moderne » du fait qu'il n'écrit pas de roman. Signalons encore un CD récent, Barthes Roland, *Sémiologie littéraire*, Houilles, Le Livre qui parle. Il s'agit de la fameuse leçon inaugurale de Barthes au Collège de France, le 7 janvier 1977, durant laquelle le conférencier fit sensation en déclarant que la langue est « fasciste ».

Page : [précédente](#) [1](#) [2](#)